

LE COEUR A SES RAISONS (FILL THE VOID)

Film israélien de Rama Bürshtein

Durée : 1h 34mn

Genre : Drame -

Avec Hadas Yaron : Shira Mendelman

Yiftach Klein : Yochaï Mendelman

Irit Sheleg : Rivka Mendelman

Chaim Sharir : Aaron

Razia Israeli : tante Hanna

Hila Feldman : Frieda

Public : Adultes

Sortie : 1er mai 2013

Mostra de Venise 2012 : Coupe Volpi de la meilleure actrice pour Hadas Yaron.

Prix FIPRESCI 2012 du meilleur film en langue étrangère

Prix du cinéma européen 2013 : Meilleure photographie pour

Asaf Sudry



L'histoire :

Shira vit au sein d'une famille juive ultra-orthodoxe à Tel Aviv. À 18 ans, elle rêve de mariage. Lorsque sa soeur ainée Esther meurt en couches, Yochay, son beau-frère, est poussé par la communauté à partir se marier en Belgique. Sa mère a une meilleure idée : et si Shira épousait Yochaï ? Entre le coeur et la raison, Shira devra choisir..

Intérêt:

Regard sur la communauté juive «Haredi» de Tel Aviv ; le mariage dans une société aux règles rigides ; accepter ou non ces règles ;

Des questions pour un débat

- 1) Repérer les divers personnages et leurs rôles.
- 2) Quelles sont les fêtes évoquées, dans quels lieux se déroulent-elles ?
- 3) Comment s'exprime la relation à Dieu dans ce milieu ultra orthodoxe ?
- 4) Quels sont les désirs du père et de la mère de Shira ?
- 5) Que devinons-nous des sentiments de Shira ?
- 6) Comment comprendre la dernière scène ?

1) Repérer les divers personnages et leurs rôles.

Esther meurt en couche.

Shira la soeur cadette d'Esther est au centre de l'histoire.

Frieda cherche un mari.

Rivka, la mère des deux filles veut que son petit fils reste chez elle.

Hanna, la tante, infirme, sans bras.

Aaron, le père, rabbin.

Yochaë le père du bébé Mardochee évolue au fil de l'histoire pour finir par épouser Shira.

La belle mère d'Esther ; la vieille dame veut être aidée pour l'achat d'un four ; une amie de Frieda et Shira ; le grand rabbin ; Mr Streicher ; Mr Muller, le prétendant.

2) Quelles sont les fêtes évoquées, dans quels lieux se déroulent-elles ?

Pourim : la fête où on a tous les droits. Dans l'appartement des parents de Shira

La circonsicion, à la synagogue - très beau plan, «filmé en plongé».

Le shabbat, montré dans l'appartement autour de la table.

Les fainçailles ; le mariage.

Tout se passe dans un endroit clos, dans l'appartement. Très peu de vues extérieures.: la rue, la maison, cuisine, salon, chambre.

La synagogue, siège d'Elie.

Les bureaux du rabbin, du Grand Rabbin.

La maternelle où Shira joue de l'accordéon.

Le supermarché au début du film.

La manière dont c'est filmé est enfermante, oppressante. Gros plans, souvent cadrés à droite (sens de la lecture de l'hébreu).

3) Comment s'exprime la relation à Dieu dans ce milieu ultra orthodoxe ?

Beaucoup de références à Sion et Jérusalem.

Echange de phrases de la consolation.

La Torah est sur la table.

Shira a un livre et elle prie.

La façon de s'habiller. Les gestes rituels : entrées dans la maison, salutations, embrassades.

Les chants et silences.

Les danses.

Les femmes juives ont du poids quand elles deviennent mère.

Shira et Yochaï s'affranchissent des paroles rituelles.

4) Quels sont les désirs du père et de la mère de Shira ?

Rivka veut garder son petit fils près d'elle.

Aaron respecte les choix de sa fille. Il met du temps à accepter le mariage.

5) Que devinons-nous des sentiments de Shira ?

Shira a un coup de coeur au supermarché, rayon crèmerie.

Elle exprime une culpabilité vis à vis d'Esther.

Elle s'évade en jouant de l'accordéon, accompagne la danse des enfants à la maternelle, et elle calme son neveu en jouant.

Elle passe d'un mariage arrangé à la nécessité de sentiments.

Sens du devoir vis à vis de la communauté, de la famille, du bébé. «*Je ferai quelque chose à la satisfaction de tous*».

Elle fait tout un chemin vers ?... l'inconnu.

Comme Yochaï a été marié, elle dit qu'elle doit renoncer à l'expérience «d'une première fois». Regards "intrigués".

6) Comment comprendre la dernière scène ?

Lors de l'entretien avec Yochaï elle lui dit «J'ai peur de mourir».

Lors de la dernière scène, elle paraît terrifiée, plaquée contre le mur de la chambre.

L'itinéraire de Shira ressemble à une sinusoïde avec ses hauts et ses bas.

Ci-après, résumé des réflexions demandées à Bernard

- *Au tout début, elle semble tout à fait en accord avec la façon d'organiser les mariages dans cette communauté (cf son attitude dans le supermarché).*
 - *La mort de sa sœur, dans un premier temps ne change rien dans son propre projet, jusqu'au moment où sa mère voit le risque de départ de son petit-fils vers la Belgique.*
 - *Nouveau projet élaboré par Rivka qui en parle à Yochaï et à sa fille. Etonnement de Shira.*
 - *Gêne de Shira vis à vis de sa soeur Esther (le grand Rabbin doit vérifier qu'il est possible à Yochaï d'épouser sa belle soeur).*
 - *Frieda révèle à Shira qu'en cas de malheur pour Esther, c'est elle qui devrait épouser Yochaï.*
 - *Tête à tête Shira, Yochaï où Shira dévoile les propos de Frieda attribués à Esther. Incompréhension et colère de Yochaï. «Tu es cruelle».*
 - *Désarroi de Shira qui semble bousculée entre le devoir vis à vis de sa famille (sa mère) et la nécessité d'aimer son futur mari (ce qui est peut-être une découverte pour elle en comparaison des habitudes dans la communauté).*
 - *L'annonce des fiançailles de Frieda relance le dilemme.*
 - *L'interrogation de Yochaï «que veux-tu...tu te comportes comme une petite fille» la poussera à prendre sa propre décision : accepter ce mariage.*
- Un cheminement d'émancipation pour Shira, par rapport à la coutume pesante du choix du futur mari: il s'agit bien d'avoir risqué une décision personnelle. C'est peut-être cette décision qui effraie la Shira de la dernière scène.*
- un film avec une conclusion très ouverte*

Ndlr : Les harredim - craignant Dieu- sont dans le respect absolu des 613 mitsvoth ; Shira quand elle dit qu'elle a peur de mourir pense ne pas être dans les règles si elle n'épouse pas son beau-frère.



La critique de Ciné-Feuilles (Suisse romande)

Si Ciné-Feuilles a pu devenir ce qu'elle est aujourd'hui, c'est notamment grâce à son histoire commune avec les Eglises catholiques et protestantes, qui ont beaucoup fait pour la culture en Suisse.

Le coeur a ses raisons

Drame en huis clos à tous points de vue: séquence de début et quelques brefs épisodes en plein air mis à part, tout se déroule à l'intérieur d'une maison, et au sein d'une famille israélite haredi, c'est-à-dire ultra-orthodoxe (encore plus que les hassidim!) à Tel Aviv. Contraste entre un extrême conservatisme religieux et la «Babylone» d'Israël (antithèse de la ville sainte de Jérusalem)...

Chez les haredim, le célibat est considéré comme une malédiction pour une femme - deux protagonistes du film, et pas des moindres, sont de vieilles filles -, et cela explique la pression exercée sur Shira (Hadas Yaron, qui a amplement mérité son prix de la meilleure actrice principale à la Mostra de Venise), dix-huit ans ; lors de la joyeuse fête de Pourim, qui commémore la délivrance du peuple hébreu d'un grand massacre, sa soeur Esther (Renana Raz) meurt en couches, laissant son mari Yochay (Yiftach Klein) totalement désespéré avec le nouveau-né. Paniquée à l'idée que le jeune veuf envisage de se remarier en Belgique et qu'ainsi elle perde son petit-fils, Rivka (Irit Sheleg), la mère des deux soeurs, imagine d'apparier Yochay et Shira...

La jeune réalisatrice israélienne Rama Burshtein fait partie de la communauté haredi. Formée au cinéma dans son pays, elle a réalisé des films ciblant ses sœurs en la foi. LE COEUR A SES RAISONS (pourquoi avoir choisi ce titre évoquant une populaire série télévisée québécoise, alors que FILL THE VOID - «Comblez le vide» - était plus adéquat?) est son premier film de fiction. Avec délicatesse, elle introduit le spectateur dans un monde souvent victime de jugements, voire de préjugés, et le confronte aux débats cruciaux entre la raison et l'émotion. «Raison et sentiments»: on est en effet dans un monde à la Jane Austen, avec une part prépondérante laissée au non-dit, à la pression sociale, aux codes corsetant la vie.

Certes, les acteurs sont excellents, les images magnifiques - mais on peine à s'identifier à des personnages exotiques (aux yeux de notre culture), dont on se demande d'où ils tirent les moyens de mener un train plus que confortable (les vêtements des dames sont dignes d'un défilé de mode, et l'habillement rituel des hommes - caftans, châles, chemises à franges, somptueuses toques en fourrure - n'a rien de miteux...

Un peu comme dans VIRGIN TALES, la réalisatrice ne prend pas de recul, ce qui fait que sa fiction vire au documentaire. Tout au plus le plan final est-il sinon suggestif du moins allusif: après la cérémonie de mariage, lorsque Yochay et Shira se trouvent dans la chambre nuptiale, la jeune épousée, à l'air apeuré, est littéralement au pied du mur, acculée dans une encoignure de la pièce.



Daniel Grive

La réalisatrice



Rama Burshtein - américano-israélienne- est née à New York en 1967. Elle est diplômée de la Sam Spiegel Film and Television School de Jérusalem en 1994. C'est au cours de ses années d'études que Rama devient très pratiquante et, dès sa sortie de l'école, elle utilise le cinéma comme moyen d'expression au sein de la communauté orthodoxe.

Rama a écrit, tourné et produit des fictions pour la communauté orthodoxe, dont certaines uniquement à destination des femmes. Elle a aussi enseigné la réalisation et l'écriture de scénario dans plusieurs écoles de cinéma à l'intérieur de la communauté orthodoxe de Jérusalem.

"*Le Coeur a ses raisons*" est le premier long métrage de fiction de Rama Burshtein. Le film a reçu le Prix d'Interprétation Féminine à la Mostra de Venise en 2012 et a été choisi pour représenter Israël à l'Oscar du Meilleur Film Étranger. Il a été nommé aux Spirit Awards, comme Meilleur Premier Film et Meilleur Scénario.

Filmographie

Fire Dance - Saison 1-

2016 The Wedding Plan

2013 Venice 70: Future Reloaded

2012 Le Coeur a ses raisons (FILL THE VOID - «Comblez le vide»)

Entretien avec la réalisatrice (extrait du dossier de presse)

Est-ce que le film correspond à 100% à ce que vous vouliez faire ? Est-ce que ce que vous montrez à l'écran est en adéquation avec ce que vous connaissez de cet univers juif ultra-orthodoxe ? Est-ce que vous n'avez pas essayé de vous attirer les faveurs du public laïc ?

Je ne suis pas quelqu'un qui fait des compromis. C'est étrange ce qui s'est passé autour du film. Il y a des gens qui pensent que je n'ai aucun esprit critique, alors que d'autres personnes se sont au contraire demandées comment je pouvais continuer à vivre dans ce monde envers lequel je suis si critique.

C'est difficile de savoir comment vous vous positionnez. Est-ce que vous nous montrez la réalité ou est-ce que vous nous racontez une histoire ?

C'est parce que tout ça est complexe. Je crois que je montre plus que je ne raconte. Ce film, c'est une partie de moi.

Est-ce que le film a tendance à embellir cet univers juif ultra-orthodoxe ?

Non, il le rend simplement humain, vivant, avec des émotions. C'est ce qui est important pour moi. Que les spectateurs sachent que c'est un univers où les sentiments existent. Notre communauté a pu donner l'impression qu'il n'y avait pas de place pour les sentiments, qu'ils devaient être réprimés. Mais ce n'est pas vrai. S'il n'y avait qu'un message derrière le film, ça serait ça..

Parlons des difficultés que vous avez rencontrées pour faire le film. Comment avez-vous réussi à obtenir l'autorisation d'entreprendre un tel projet ?

Je suis allée voir le rabbin. J'ai évoqué le projet, tout en lui disant que je n'étais pas sûre d'en être capable, et que je voulais parler d'une relation amoureuse.

Qu'est-ce qui vous retenait ?

La question, c'est plutôt jusqu'à quel point on

peut s'engager là-dedans sans se mettre trop en avant, en se comportant comme il est convenu, en suivant les usages. La religion juive n'a pas prévu de règles sur les conditions de fabrication d'un film.

Mais vous êtes allée de l'avant.

Absolument. Mais ça, ça n'étaient que les préliminaires ; le cinéma c'est un peu comme assécher un marécage. Le rabbin, dans sa grande sagesse, m'a donné le feu vert. Et on a commencé. Puis, il m'est arrivé de lui dire : *"J'abandonne, Je n'y arrive pas, c'est mauvais pour moi."*

Et il vous a encouragé à persévérer.

Plusieurs fois.

Jusqu'à quel point était-il impliqué ? Est-ce qu'il a lu le scénario par exemple, et si oui, est-ce qu'il l'a approuvé ?

Non seulement il n'a pas lu le scénario...

Mais il n'a pas vu le film non plus.

Exactement. Il a confié à mon mari le soin de le lire et de décider si c'était convenable. À titre personnel, il n'avait pas envie de le lire. Il n'en a exprimé le désir que récemment parce que beaucoup de gens l'ont appelé à propos du film. Il voulait savoir précisément de quoi ça parlait. Mais finalement, une fois qu'il a eu le scénario entre les mains, il a renoncé à le lire au delà des premières pages.

Vous l'avez mal pris ?

Pas du tout. Il vit tout ça de l'intérieur. Il n'a pas envie de s'y retrouver exposé. Même dans le cadre de cet entretien, je vous demande de ne pas mentionner son nom. Il n'apprécierait pas.

Est-ce que ça vous a surpris ?

Oui. Mais ça faisait aussi partie du processus. On en a énormément parlé tout au long du film. Cela dit, il y a quelque chose d'assez insondable chez ce rabbin.

Peut-être que c'était lié au fait que vous êtes une convertie ?

Mon rabbin est très méticuleux. Ce n'est pas du tout quelqu'un de permissif. Sa famille est établie à Jérusalem depuis quatorze générations

et il est loin de penser qu'il faut vivre avec son temps et s'épanouir dans le monde. Mais plus vous êtes un rabbin aguerri et plus votre vision des choses est profonde et vaste. Peut-être qu'il a perçu quelque chose, une forme de vérité. En fait je crois qu'il n'y a pas de raisons. Il m'a dit : *"Je sais que tu es quelqu'un de pieux."* Et il m'a donné une autorisation écrite.

Comme une ordonnance de médecin ?

Absolument. Je vous rappelle que tous les figurants sont des juifs hassedim. Aucun d'entre eux ne serait venu sur le tournage s'ils n'avaient pas eu l'assurance qu'un rabbin avait donné son approbation.

Sur le plateau, vous avez travaillé avec des hommes, notamment le directeur de la photographie et votre producteur, de façon très proche, presque intime. Comment ça s'est passé ?

Ce n'était pas facile. J'ai été autorisée à faire ce film parce que j'étais passionnée. Mais la passion est un flux permanent. Elle peut partir dans tous les sens. Je déborde d'émotions donc ça se propage. C'est difficile à contrôler.

Comment ça se déroule, d'un point de vue pratique, le fait de travailler toute seule avec un homme ?

Il y a des préceptes religieux qu'on ne peut pas enfreindre. Par exemple, dans certaines circonstances il a pu m'arriver d'être seule avec mon producteur, sans qu'il n'y ait personne d'autre à nos côtés. C'est un problème. Nous avons embauché une monteuse parce qu'il aurait été impossible que je passe des heures, des jours et des mois en salle de montage assise avec un homme. Quand j'ai travaillé avec les acteurs masculins, il y avait toujours une femme avec moi.

Vous n'avez pas eu une enfance ordinaire.

Oui. J'ai grandi à Kfar Saba. Mon père était marin. Ma mère, juive américaine, venait d'une famille implantée aux Etats-Unis depuis quatre générations. On a beaucoup vécu en mer. On voyageait beaucoup avec mon père. On a été très tôt exposés à l'art, à la musique, à la culture. Ma mère était chanteuse, peintre et actrice.

LA FÊTE de POURIM

Pourim signifie "tirage au sort". L'origine de cette célébration annuelle est contée dans le Livre d'Esther. La jeune femme, mariée au roi de Perse, et secrètement juive, apprend par son oncle que leur peuple est menacé, la date du massacre ayant été tirée au sort par Aman, le confident haineux de son mari et ennemi juré de son oncle. Contrairement à d'autres récits bibliques, le salut des juifs n'est pas d'ordre divin puisque c'est Esther elle-même qui est parvenue à convaincre le roi de les sauver.

A chaque 14 adar, la fameuse date tirée au hasard, (qui correspond, selon les années, au milieu des mois de février ou mars dans le calendrier grégorien) cet événement est commémoré dans la joie et la ferveur. Outre la lecture à la synagogue du Livre d'Esther, qui se présente sous la forme d'un "rouleau" (meguila), il est de coutume de préparer un banquet plus alcoolisé que d'ordinaire, d'échanger des paniers remplis de victuailles, et de faire des dons aux plus démunis. Ces vingt-quatre heures de fêtes sont également rythmées par des parades costumées, parfois comparées au carnaval de Rio ou au Mardi Gras de la Nouvelle-Orléans. Pour l'occasion, les enfants sont autorisés à aller à l'école déguisés dans les jours qui précèdent Pourim, chantent des comptines et participent à la fête aux côtés de leurs aînés.

Haredim : orthodoxes et ultra-orthodoxes

Les haredim ou « craignant-Dieu », souvent appelés juifs ultra-orthodoxes ou simplement ultra-orthodoxes, sont des juifs orthodoxes ayant une pratique religieuse particulièrement forte. Ils ne constituent pas un ensemble uniforme et comprennent en leur sein des hassidim, des mitnagdim, des séfaradim, des mizrahim, etc. Les communautés haredi respectent les mêmes principes, chacune y apportant ses quelques variantes.

Depuis la fin du xix^e siècle, ils rejettent partiellement la modernité, que ce soit dans le domaine des mœurs ou des idéologies. Du fait de leur méfiance vis-à-vis des innovations sociales, les haredim vivent généralement en marge des sociétés laïques environnantes, même juives, dans leurs quartiers et sous la direction de leurs rabbins, seule source de pouvoir pleinement légitime à leurs yeux. C'est aussi le plus important groupe juif actuel affichant ses réticences face au sionisme, et même parfois son hostilité.

Ils sont aujourd'hui fortement implantés en Israël, où ils ont leurs quartiers (et même leurs villes), leurs partis politiques, leurs magasins et leurs écoles. Ils sont également présents dans beaucoup de communautés juives de la diaspora, en particulier en Amérique du Nord et en Europe occidentale.

Les sociologues israéliens font souvent une distinction entre les laïcs (peu intéressés par la religion, mais pas forcément anti-religieux), les traditionalistes (pratique religieuse partielle), les orthodoxes (pratique religieuse stricte, mais immersion dans le monde moderne) et les ultra-orthodoxes, ou haredim (pratique religieuse stricte, refus de certaines formes de la modernité, volonté de séparatisme social fort : vêtements spécifiques, quartiers spécifiques, institutions religieuses spécifiques).

Les haredim ne se définissent pas eux-mêmes comme des ultra-orthodoxes, mais comme des juifs orthodoxes haredim (les « craignant-Dieu »²). La racine du mot haredi est harada, le mot le plus fort en hébreu pour la peur. Le haredi est, étymologiquement, celui qui est « terrifié » à l'idée de violer une des 613 mitzvot.

Les orthodoxes « modernes » et les ultra-orthodoxes (haredim) ne diffèrent pas d'un point de vue théologique, mais dans leur mode de vie et leurs orientations politiques.

(source :Wikipedia)

L'emploi des ultra-orthodoxes, un défi pour l'économie israélienne

(La Croix - 13/02/2019- Salomé Parent, correspondante à Ramallah)

En Israël, les hommes haredim (qui signifie « craignant Dieu ») reçoivent une aide financière censée leur permettre de ne pas travailler pour se consacrer aux études religieuses. Son montant étant insuffisant pour subvenir à leurs besoins, beaucoup suivent des formations spécialisées pour trouver un emploi.

Sur les murs du centre Kivun, à deux pas de la gare centrale de Jérusalem, les portraits de grands rabbins haredim, le nom hébreu désignant les ultra-orthodoxes (signifiant littéralement « craignant Dieu »), semblent épier les allers-et-venues. En ce milieu d'après-midi, l'ambiance est studieuse. Dans une salle, une dizaine d'hommes suivent un cours d'anglais pendant qu'à l'accueil, d'autres discutent de leur projet professionnel avec un formateur.

Une rente mensuelle de l'État

Ouvert en 2014, le centre, créé en partenariat avec le ministère de l'économie et la mairie de Jérusalem, aide les femmes mais surtout les hommes ultra-orthodoxes à rentrer sur le marché de l'emploi. Le gouvernement israélien veut inciter à travailler cette population de près d'un million de personnes, dont la moitié vivrait sous le seuil de pauvreté. Mais sans leur faire abandonner leurs préceptes religieux. Un casse-tête.

Depuis 1977 et l'intégration du parti ultra-orthodoxe Agoudat Israël dans le gouvernement de Menahem Begin, les « hommes en noir » reçoivent une rente mensuelle de l'État. Devant leur permettre de se consacrer entièrement à l'étude de la Torah et du Talmud, elle s'avère pourtant insuffisante. La moitié du million de haredim vit sous le seuil de pauvreté. Le gouvernement israélien veut donc inciter ces derniers à travailler. Sans les contraindre à abandonner leurs préceptes religieux. Un défi.

Au centre Kivun, une rangée de bureaux accueille les nouveaux venus. D'allure bonhomme, Eliyahu Pollack aide les « craignant Dieu » à « découvrir ce que leur âme a envie d'étudier ». Une tâche difficile, ces derniers n'ayant souvent aucune expérience du monde professionnel.

Toulousain d'origine, Ephraïm Allouche a ainsi profité des services offerts par Kemach, fondation-mère du centre Kivun, pour monter son entreprise en ligne. « Ici, j'ai trouvé un endroit où travailler dans de bonnes conditions

à dix minutes de chez moi. Travailler en communauté me permet d'échanger avec les autres personnes sur place » explique l'entrepreneur, soulignant « l'importance » pour Israël « d'intégrer les haredim ».

Les ultra-orthodoxes, 20 % de la population en 2039

Étudier sans « perdre son identité », c'est la ligne choisie par le centre Kivun et la fondation Kemach, qui se perçoivent comme un intermédiaire entre les différentes communautés haredim et le gouvernement israélien. Lors des formations, femmes et hommes sont séparés et, d'internet à la nourriture, tout est casher. Depuis l'ouverture du centre, près de 20 000 personnes ont bénéficié d'entretiens particuliers et de cours.

Le bilan n'est pas négligeable, mais le défi reste entier. « Le problème de l'emploi des hommes haredim ne pourra se régler que lorsque l'éducation des jeunes intégrera des cours classiques en plus des études religieuses », juge Eitan Regev, économiste au sein de l'Israël Democracy Institute (IDI), qui estime que les « hommes en noir » pourraient représenter 20 % de la population en 2039 (contre un peu plus de 10 % aujourd'hui).

Un problème avant tout politique

Pour le chercheur, le problème relève avant tout de la politique. « En 1979, 84 % des hommes ultra-orthodoxes travaillaient, rappelle-t-il. Tant que les partis religieux qui sont au gouvernement auront les moyens d'y faire pression, ce dernier ne pourra pas les contraindre au travail. »

Faute de mesures plus drastiques, le gouvernement israélien soutient massivement les organisations comme le centre Kivun. Ces cinq dernières années, cinq milliards de dollars (4,42 milliards d'euros) ont été investis dans les formations professionnelles pour les « craignant Dieu ».